

# Pour que le cinéma sorte de l'obscurité dans les écoles

## Développement d'un programme d'éducation cinématographique des jeunes du secondaire au Québec

Steve Francoeur

Number 185, July–August 1996

Pour la suite de l'enseignement du cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49469ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Francoeur, S. (1996). Pour que le cinéma sorte de l'obscurité dans les écoles : développement d'un programme d'éducation cinématographique des jeunes du secondaire au Québec. *Séquences*, (185), 22–23.

# POUR QUE LE CINÉMA SORTE DE L'OBSCURITÉ DANS LES ÉCOLES

## Développement d'un programme d'éducation cinématographique des jeunes du secondaire au Québec

Le cinéma a cent ans. Au fil de son évolution il a imposé une façon de s'habiller, de parler, de se comporter... il a immortalisé des airs, défié des êtres. Pour plusieurs, et surtout pour les jeunes, le cinéma est enfin une véritable école de vie. Le cinéma demeure toutefois absent dans nos écoles. On l'utilise pour enseigner, mais on l'enseigne rarement. L'art de l'image en mouvement, de la lumière et du son demeure un champ d'étude réservé à quelques écoles. «Apprendre à bien voir un film est aussi nécessaire que d'apprendre à bien lire, à bien parler» pouvait-on pourtant lire dans le rapport Parent en 1964.

«Les jeunes ne connaissent pas le langage cinématographique, soutient Robert Crompt, coordonnateur du projet pilote d'éducation cinématographique pour le Ministère de l'éducation. Il faut éviter que nos jeunes soient des analphabètes de l'image, eux qui grandiront dans une société où l'image sera maîtresse. Il faut les inviter à réfléchir sur la nature de l'image et sur le fonctionnement des médias.»



Au revoir les enfants

Selon de récentes études de l'Institut québécois du cinéma (IQC), les adolescents regardent en moyenne 21 films par mois. Si l'on ajoute à cela le nombre d'heures passées à regarder la télévision, on comprend l'importance d'inculquer quelques notions de grammaire cinématographique. Aussi, pour que le cinéma sorte de l'obscurité dans les écoles, l'IQC — anciennement sous l'égide de la défunte SOGIC — a implanté un projet pilote dans six établissements secondaires en 1994-1995. Le but d'un tel projet était de développer un programme national d'éducation cinématographique. Ce projet pilote cherche à sensibiliser l'étudiant à l'histoire, au

langage et à l'esthétique du cinéma grâce à la projection et à l'analyse de trois films par année scolaire. De ces trois films, au moins un sera projeté sur grand écran, «question d'inculquer le respect de l'œuvre» précise Robert Crompt.

Les résultats de la première année furent très satisfaisants. Et grâce à l'intervention de professeurs de cinéma auprès du Ministre de l'éducation de

l'époque, monsieur Jean Garon, le projet a été reconduit durant l'année scolaire 1995-1996. De plus l'action concertée de plusieurs intervenants (le Ministère de l'éducation et de la culture, la SODEC, la Cinémathèque québécoise, les producteurs et les distributeurs) a permis d'élaborer le projet sur une plus grande échelle et d'augmenter à neuf le nombre d'écoles impliquées. Parmi les recommandations apportées après la première année de fonctionnement du projet pilote, Jacques Piette et Isabelle Labarre de l'Université de Sherbrooke ont prévu la création d'un cahier pédagogique d'accompagnement. Ces cahiers préparent les éducateurs en



Tournage de *À Saint-Henri* le cinq septembre

leur offrant le soutien nécessaire à la présentation et à l'analyse de chaque film. On espère publier plusieurs de ces cahiers afin de créer une ciné-bibliothèque scolaire nationale. Si le projet pilote a donné des résultats encourageants, «nous sommes cependant encore loin de l'implantation d'un programme d'études cinématographiques dans le système scolaire, admet Robert Crompt. Pour l'instant ce qu'on a proposé, c'est vingt-cinq heures de cours par année. Ce n'est pas énorme mais ça apporte déjà beaucoup aux étudiants. Petit à petit on va comprendre l'importance d'une telle démarche pédagogique».

Le projet de programme d'éducation cinématographique est divisé en trois volets: une approche théorique du langage cinématographique, la projection d'un film et enfin une appréciation de l'œuvre. En plus d'aborder le film sous un angle théorique (les plans, le scénario, les personnages, le traitement visuel et sonore, le montage...), le programme prévoit aussi étudier des questions d'ordre historique, culturel et social ainsi qu'une réflexion sur les questions de perception du spectateur et de stratégies promotionnelles. Un projet fonctionne déjà en France de-

puis cinq ans. Les professeurs se sont impliqués et le nombre d'étudiants est passé de 5000 à 250 000. Pour Robert Crompt, la concrétisation de ce programme dans nos écoles n'est plus qu'une question de temps, même si les priorités gouvernementales sont ailleurs. «Il y a d'autres priorités. Quand on pense que le ratio d'ordinateurs est de un appareil pour 28 élèves... C'est pourquoi nous sommes réalistes dans nos demandes. Nous administrons présentement le projet avec moins de cent mille dollars.

#### La situation dans les collèges et les universités

Au collégial, l'enseignement du cinéma est menacé. Les quelques collèges qui offrent encore l'étude du cinéma voient le nombre des cours diminuer en raison d'une restructuration prochaine de l'enseignement de l'art et de la communication (voir articles ailleurs dans ce dossier). Par exemple, le cégep André-Laurendeau ne dispense plus qu'un seul cours de cinéma par année alors qu'il fut un temps où il en offrait cinq. Ailleurs, le cinéma a complètement disparu des programmes. Pour Bernard Bérubé, professeur de cinéma au cégep de Saint-Jérôme et collaborateur à la rédaction d'un mémoire

présenté aux États Généraux sur l'éducation, la situation est préoccupante et il faut réagir rapidement. «La civilisation de l'image, c'est maintenant. Le Québec a été un modèle pour la France: nos programmes collégiaux de cinéma ont été pour eux une source d'inspiration. Depuis, les institutions françaises se sont dotées d'écoles, de programmes et d'instituts de recherche en études cinématographiques. Nous avons déjà prouvé la nécessité de scinder les études cinématographiques et littéraires. Pourquoi, maintenant, nous apprêtons-nous à faire marche arrière?».

Au niveau universitaire, le portrait est peu reluisant. Aucune université francophone ne dispense de baccalauréat spécialisé en cinéma. Le cinéma est toujours greffé à la littérature, à l'histoire de l'art, à la communication. La seule université à offrir un baccalauréat en cinéma est anglophone. Il s'agit de Concordia, où plus de 40% de la clientèle de ce programme très contingenté est francophone. Au niveau technique, les universités ont un équipement qui ne répond plus aux besoins actuels. «Il faut mettre fin au retard qui ralentit l'intégration des nouvelles technologies de l'image», souhaite Bérubé. Certes, il y a les coupures, mais avec un peu d'imagination et de bonne volonté, il y aurait moyen d'améliorer les programmes.

#### Conclusion

Ne pas perdre les acquis au collégial, actualiser l'enseignement dans les universités et créer un programme d'éducation au niveau primaire, tels sont les défis qui devront être relevés dans les prochaines années. Robert Crompt croit qu'il est impératif d'aller avec le projet d'implantation du programme d'études cinématographiques au niveau secondaire. «On ne peut plus l'ignorer ou le remettre constamment en question. Il faut continuer à chercher des appuis pour faire fonctionner le programme. On ne peut plus revenir en arrière». Car en effet le temps presse. À l'ère des nouvelles technologies, où les jeunes reçoivent à Noël des casques vidéos à image virtuelle, il faut agir maintenant avant que l'élaboration de nouvelles méthodes d'enseignement du cinéma ne devienne, à toutes fins pratiques, inutile...

Steve Francœur